



Marcel Thiry

# Échec au temps



roman

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

[www.espacenord.com](http://www.espacenord.com)



F É D É R A T I O N  
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2014 Communauté française de Belgique pour la présente édition

© 1945 Éditions Nouvelle France  
Préface de Roger Caillois

© Société de commercialisation des éditions Jacques Antoine, 1986

ISBN : 978-2-87568-042-6

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.  
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Marcel Thiry

# Échec au temps

roman

*Préface de Roger Caillois*  
*Postface de Pascal Durand*



## Remarque sur le récit irréel

*Les contes de fées, les récits fantastiques à la mode du XIX<sup>e</sup> siècle, le développement actuel de la science-fiction, semblent autant d'issues largement ouvertes à la fantaisie la plus arbitraire. Aucun obstacle, aucune limite ne paraît devoir arrêter les caprices de l'imagination. On a l'impression que, chaque fois, elle se réserve un domaine où elle puisse tout oser.*

*Cependant, il est clair que les féeries se ressemblent, mais qu'elles diffèrent des contes fantastiques ; que ceux-ci, à leur tour, ont un air de parenté, par lequel ils s'opposent à la fois aux féeries et aux récits de science-fiction ; et que ces derniers, pour leur part, se ressemblent entre eux. Dans chaque cas il y a surnaturel et merveilleux. Mais les prodiges ne sont pas identiques, ni les miracles interchangeable. En sorte que la liberté d'invention n'est peut-être pas si étendue qu'on le présumait d'abord.*

\*

*Le conte de fées se passe dans un monde où l'enchantement va de soi et où la magie est la règle. Le surnaturel n'y est pas effrayant, il n'y est même pas étonnant, puisqu'il constitue la substance même de l'univers, sa loi, son cli-mat. Il ne viole aucune régularité : il fait partie de l'ordre des choses.*

*Au contraire, dans le fantastique, le surnaturel apparaît comme une rupture de la cohérence universelle. Le prodige y devient une agression interdite, menaçante, qui brise la stabilité d'un monde dont les lois étaient jusqu'alors tenues pour rigoureuses et immuables. Il est l'impossible, survenant à*

*l'improviste dans un monde d'où l'impossible est exclu par définition. Aussi, alors que les contes de fées ont volontiers un dénouement heureux, les récits fantastiques se déroulent-ils dans un climat d'épouvante et se terminent-ils presque inévitablement par un événement sinistre qui provoque la mort, la disparition ou la damnation du héros. Puis la régularité du monde reprend ses droits. C'est pourquoi le fantastique est postérieur à la féerie, et, pour ainsi dire, la remplace. Il ne saurait surgir qu'après le triomphe de la conception scientifique d'un ordre rationnel et nécessaire des phénomènes, après la reconnaissance d'un déterminisme strict dans l'enchaînement des causes et des effets. En un mot, il naît au moment où chacun est plus ou moins persuadé de l'impossibilité du miracle. Si désormais le prodige fait peur, c'est que la science le bannit et qu'on le sait inadmissible, effroyable. Et mystérieux ; on n'a pas assez remarqué que la féerie, parce que féerie, excluait le mystère.*

*Quant au merveilleux de la science-fiction, lorsque celle-ci n'est pas une simple et puérile littérature de guerre des mondes et de voyages interstellaires, il n'a pas pour origine une contradiction avec les données de la science, mais, à l'inverse, une réflexion sur ses pouvoirs et plus encore sur sa problématique, c'est-à-dire sur ses paradoxes, ses apories, ses conséquences extrêmes ou absurdes, ses hypothèses téméraires qui scandalisent le bon sens, la vraisemblance ou l'habitude et jusqu'à l'imagination, non par l'effet d'une fantaisie turbulente, mais par celui d'une analyse plus sévère et d'une logique plus ambitieuse.*

*S'il en est vraiment ainsi, les éléments du merveilleux, loin de relever de je ne sais quelle luxuriance créatrice accumulant à plaisir des élucubrations infinies, obéiraient chaque fois à une nécessité cachée, capable de déterminer à l'avance leurs divers*

*ressorts, de façon sans doute approximative, mais toutefois avec une certaine inflexibilité. Il serait alors possible de recenser et d'expliquer ces thèmes quasi obligatoires, – mieux, de les déduire, de les dénombrer, de les prévoir. Sans doute y faudrait-il une intelligence surhumaine ou la rapidité combinatoire des machines électroniques, mais c'est déjà inverser l'orientation de la recherche ou en établir la possibilité, que de conjecturer qu'à telle époque donnée correspond un nombre fini de prodiges ou de types de prodiges imaginables, et qui doivent pour la plupart être en fait imaginés comme les décalques, les négatifs, les moules en creux de ce que le niveau de culture envisagé laisse à désirer. Ces anticipations et ces vides, ces nostalgies et ces songes vains, ces impossibilités fondamentales, demain se retrouveront sans portée ni intérêt, parce qu'ils auront dû abdiquer leur fonction de leurrer quelque besoin insatisfait, d'apaiser ou d'exciter quelque vivace inquiétude.*

*C'est ainsi, je suppose, que le fantastique se substitue à la féerie et la science-fiction au fantastique. À première vue, il semble contradictoire qu'en ces royaumes privilégiés, en ces terrains vagues de l'imagination, celle-ci ne soit pas entièrement libre de fabuler à son caprice, sans rien qui borne sa faculté d'inventer. L'idée que la série de ses fantaisies possibles soit épuisable heurte l'opinion préconçue. J'avance pourtant qu'il ne s'agit là, en effet, que d'une opinion préconçue, issue de la paresse, du découragement, et aussi du manque d'une méthode certaine qui permette l'énumération totale des éventualités prévisibles. Celles-ci, multiples sans doute, ne paraissent infinies que par la difficulté de les reconnaître et de les isoler sous la variété apparente des récits. Ainsi des corps simples qu'il fut non moins malaisé de définir et d'identifier sous la diversité, elle*

*aussi infinie, des aspects de la matière.*

\*

*Par le merveilleux de la féerie, l'homme, encore démuné des techniques qui lui permettraient de dominer la nature, exauce dans l'imaginaire des désirs naïfs, qu'il devine irréalisables : se déplacer instantanément, devenir invisible, agir à distance, se métamorphoser à son gré, voir sa besogne accomplie par des animaux serviables ou des esclaves surnaturels, commander aux génies et aux éléments, posséder des armes invincibles, des onguents efficaces, des chaudrons d'abondance, des philtres irrésistibles, échapper enfin à la vieillesse et à la mort.*

*Ces prodiges traduisent des souhaits simples et dont le nombre est limité. Ils sont dictés, sans trop d'intermédiaires, par les infirmités de la condition humaine. Ils trahissent l'obsession d'y échapper, au moins une fois, à la faveur d'une décision exceptionnelle du sort ou des puissances supérieures. Seulement, ce sont à la fin les techniques qui permettent le déplacement dans les airs et le travail sans fatigue : l'avion réel éclipse le rêve du tapis volant ou du cheval ailé, la vapeur ou l'électricité rend inutile l'intervention d'auxiliaires miraculeux. La science, dans une vaste mesure, modifie la condition humaine, mais par là-même elle en rend les frontières plus nettes et les révèle infranchissables. Plus de pouvoirs sont assurés à l'homme, mais les ténèbres de l'au-delà n'en paraissent que plus redoutables. De leur nuit surgissent spectres et fantômes, revenants toujours prêts à saisir le vif au moment le plus inattendu. D'où le fantastique de terreur, irruption des forces maléfiques dans un univers domestiqué qui les exclut.*

*Ce nouveau merveilleux est tout entier sous le signe de l'Autre*

*Monde : pactes avec le démon, vengeances de défunts, vampires altérés de sang frais, statues, mannequins ou automates qui soudain s'animent et sévissent parmi les vivants. Ces êtres maudits hantent la mort et la nuit, la face d'ombre des choses. Tapis dans l'invisible, ils attendent le moment de faire irruption dans la banalité tranquille de la vie quotidienne. Ce sont essentiellement des apparitions, et leur seule présence, un accroc dans cette trame des certitudes scientifiques si solidement tissée qu'elle semblait ne jamais devoir souffrir Tassant de l'Impossible.*

\*

*La science engendre un merveilleux à son tour : il ne suffit pas cependant qu'on en extrapole les succès, car la réalité rejoint vite l'anticipation. Pour ne parler que des récits d'un maître du genre, je veux dire Jules Verne, l'invention du sous-marin rend caducs Mathias Sandorff et Vingt mille Lieues sous les Mers ; celle de l'avion, Robur le Conquérant ; celle de la fusée spatiale, De la Terre à la Lune ; celle de la télévision, Le Château des Carpathes. Je ne cite d'ailleurs que les meilleurs exemples : Cinq Semaines en ballon ne séduit plus que par son côté désuet, un peu à la manière d'un récit de voyage en diligence. Il faut prendre garde à cet aspect trompeur de la science-fiction, qui n'est pas celui par où elle relève de la catégorie du fantastique.*

*Le genre, d'autre part, est utilisé pour la satire sociale, exactement comme le Micromégas de Voltaire ou le Gulliver de Swift. Il sert aussi à exprimer une angoisse communément éprouvée devant les dangers de la technique, et c'est l'étrange et persistante série de nouvelles américaines à la gloire des*

*tziganes, véritables maîtres du monde, après le quasi-anéantissement de l'espèce humaine au terme d'une guerre atomique. Le peuple nomade, qui mit son honneur à refuser les villes et la civilisation, la science et l'industrie, reçoit alors la récompense de sa sagesse. Chacun, sur la planète dévastée, lui offre son or ou ses filles en échange d'une recette de bonne femme, d'une herbe cicatrisante, des techniques simples et millénaires du vannier, du potier ou du braconnier.*

*Des contes de cette sorte révèlent l'anxiété devant les périls entraînés par le développement de la science. N'apporte-t-elle pas plus de maux que de biens ? Ne provoque-t-elle pas malheur sur malheur, et, demain, peut-être la destruction de l'humanité ? Cette interrogation qui inspire des récits souvent pathétiques n'engendre, en revanche, aucun fantastique inédit. Celui-ci naît d'une réflexion plus poussée sur les notions d'espace et de temps, dont la science a été amenée à établir la relativité. Un espace qui possède plus de trois dimensions, un temps élastique ou réversible, des événements qui forcent l'Inintelligence à admettre pour l'un ou pour l'autre des propriétés différentes de celles qu'on leur connaît d'ordinaire, telles sont les données à partir desquelles se développe un merveilleux qui s'appuie sur la science au lieu de la contredire.*

*Ainsi, cette fois, se trouvent mises en cause les catégories fondamentales de l'esprit humain, les cadres dans lesquels la perception se trouve obligatoirement inscrite. L'espace se dilate ou se resserre. Il donne sur des univers parallèles ou comporte d'explicables lacunes. Des rues, des jardins, des chambres se trouvent soudain ajoutés à l'étendue repérée et demeurent introuvables le lendemain, comme résorbés dans le néant qui les avait produits. Toutefois, les jeux avec l'espace ne sont que confuses tentatives et faibles pressentiments qui annoncent*

*timidement les spéculations plus ardues dont la nature du temps fournit le prétexte.*

*Déjà, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, l'Infant Don Juan Manuel, dans son récit du Doyen de Santiago, fait tenir illusoirement le récit de toute une carrière dans quelques brefs instants. La féerie connaissait l'art de suspendre le temps, le fantastique de terreur celui de l'arrêter ou de le rendre cyclique par la répétition infernale d'événements identiques. Une fantaisie déjà tributaire de la science, mais qui reste plus pittoresque que didactique, invente ensuite les machines à explorer le temps.*

*Le véritable problème commence au moment où l'on comprend que l'intervention du voyageur à un point quelconque du passé doit nécessairement y déterminer des modifications qui affectent l'enchaînement ultérieur des causes et des effets, de telle sorte que le voyageur lui-même risque de subir la répercussion du changement qu'il introduisit et qui peut provoquer sa propre annihilation. Le paradoxe initial est le suivant : un homme remonte dans le temps et tue son père avant que celui-ci l'ait conçu. Dès lors, il est clair qu'à partir de ce moment, le meurtrier ne peut pas avoir existé. Il est donc impossible qu'il ait voyagé dans le temps pour tuer son père. Mais si le père n'est pas mort avant d'avoir engendré le fils assassin, rien n'empêche que celui-ci... Ainsi de suite, à l'infini, à la manière du syllogisme d'Épiménide et des Crétois menteurs.*

*À partir de cette difficulté essentielle, des auteurs ont raffiné à perte de vue, multipliant retours en arrière, modifications décisives et remises en place par des spécialistes mobiles chargés de porter remède aux ravages provoqués par les saboteurs de l'histoire. (Je veux bien. Mais, saboteurs, en vertu de quel parti-pris ? Saboteurs ou correcteurs, quel critère absolu, quel arbitre*

*extra-terrestre pourrait en décider ?) On sait que Paul Anderson s'est fait une spécialité de ces récits inextricables. Une première difficulté est de s'apercevoir que les événements ont été infléchis dans une autre voie que celle qu'ils avaient primitivement suivie. (J'y consens de nouveau, mais sans être assuré que l'adverbe primitivement conserve encore un sens.) Un second problème consiste à déterminer l'instant exact du passé où la bifurcation a eu lieu, l'incident souvent minuscule à partir duquel l'histoire s'est engagée dans un devenir différent, donnant un monde sans le christianisme ou sans la conquête romaine ou sans la civilisation industrielle ou sans la découverte de l'Amérique. Marcel Thiry situe son roman dans une Belgique où Waterloo fut une victoire française. Seule l'obstination d'un physicien de génie, descendant ulcéré de l'officier anglais responsable de la défaite de Wellington, parvient à modifier l'histoire, de façon à la rendre telle que chacun l'apprend dans les manuels.*

*Quelque rigueur que l'écrivain apporte à l'articulation de son récit, le paradoxe fondamental subsiste toujours : que devient l'univers précédent au moment où l'univers modifié en prend la place ? Et la modification ne va-t-elle pas entraîner pour son auteur même qu'il ne puisse naître dans le nouvel avenir qu'il vient de susciter, ou qu'un changement de destinée l'empêche d'y être cause de la perturbation fatale ? Voici refermé l'inévitable cercle vicieux. Il est alors tentant d'imaginer une infinité d'univers simultanés, réalisant toutes les possibilités, de sorte que les plus proches, presque identiques, se distinguent seulement par d'insignifiants détails, comme le nom d'une gare ou d'une avenue, ainsi qu'il arrive dans le roman de Marcel Thiry, où le sort de la bataille de Waterloo n'a finalement presque rien changé. On peut concevoir également le tissu des*

*causes comme si serré que seuls quelques événements-clés sont capables d'ouvrir une alternative (comme J.T. Mc Intosh dans Tenth time Round) ou encore comme si élastique que bientôt les conséquences s'équilibrent par leur multitude même, de sorte que l'écart créé par une décision différente, après s'être élargi dans une première phase, se trouve ensuite petit à petit éliminé. De toute façon, il semble admis que le voyageur du temps ne corrige ni ne modifie le passé. Simplement, il abandonne un univers pour passer dans un second ou dans un troisième, où se déroulent d'autres devenir, plus ou moins dissemblables, mais toujours incompatibles.*

*Marcel Thiry, dans Échec au Temps, écrit dès 1938 et publié en 1945, soit dix ans avant la publication du recueil de Paul Anderson, conçoit et essaie ces diverses solutions, mais n'en choisit aucune. Je soupçonne que le choix était impossible et que chaque auteur est ici contraint à l'ambiguïté.*

*En effet, aucune solution ne saurait calfeutrer parfaitement la déchirure ouverte par le voyageur. Il reste qu'il jouait un rôle dans le monde qu'il quitte et qu'il introduit un être de trop dans le monde où il s'insinue. La disparition comme l'intrusion ne sauraient passer inaperçues ni demeurer sans sanction. Le transfert, ici, interrompt ou simplifie les séries causales ; là, il les complique ou en inaugure de nouvelles. Ce sont troubles d'importance, difficiles à épouger sans explications qui persuadent à fond. Plusieurs tiennent pour séduisant d'admettre que l'émigré habite successivement des formes vides, des matrices fantômes toujours disponibles et qui attendent éternellement pour accéder à l'existence la visite éphémère de ces inconcevables transfuges.*

*Quant aux moyens qu'emploient ceux-ci pour basculer d'un*

*univers dans l'autre, il vaut mieux que l'écrivain ne s'attarde pas trop à les décrire. En ce domaine, trop de précision risque de décevoir plutôt que de convaincre. Marcel Thiry a usé d'un recours émouvant qui n'étonne pas, venant du poète qu'il est. La machinerie complexe inventée par son héros reste inefficace et vaine, jusqu'au moment où l'obsession, le souhait pathétique d'une pauvre démente apporte à l'appareil l'énergie spécifique qui lui faisait défaut. J'ai dit que les solutions possibles étaient sans doute en nombre fini et que, sous leur apparente variété, elles devaient se répéter inmanquablement. À celle de Marcel Thiry, je verrai une lointaine préfiguration dans un conte oublié de Théophile Gautier, Arria Marcella, où la folle passion d'un touriste qui visite Pompéi réussit à rendre la vie, pour quelques heures, à une jeune Romaine avide de plaisir, recouverte, inassouvie, par les cendres brûlantes du Vésuve, dix-huit siècles auparavant.*

Roger CAILLOIS.

## Épigraphes d'avant et d'après l'espérance

La nouvelle de ce qui ne peut plus ne pas être arrivé ; car rien ne peut faire qu'une chose accomplie ne soit pas.

SOPHOCLEe.

\*

Ce qui est fait ne peut pas ne pas être fait.

SHAKESPEARE.

\*

Quand je relis la dernière campagne de Napoléon, il me semble souvent, dès la cessation de la pluie, à l'aube du dimanche 18 juin, que la bataille, cette fois, va se dérouler dans le bon sens... Aujourd'hui Blücher, le féroce Vorwärts, restera bloqué à Wavre, et Grouchy l'apathique, du pavillon dans le jardin du notaire de Walhain où il écoute la canonnade à l'ouest, Grouchy va se précipiter au canon...

Louis DELATTRE.

\*

J'ai beau savoir cette cruelle suite de désastres ; il m'est impossible de ne pas espérer, à chaque instant, *qu'ils n'arriveront pas*. Je veux me persuader qu'à Ligny d'Erlon obéira à son empereur, que Ney lui obéira aux Quatre-Bras... que Grouchy enfin daignera, à Wavre, écouter ses officiers et ses soldats... Si tout le monde s'était trompé, cependant ! Si la bataille de Waterloo durait encore !

LÉON BLOY.

\*

Comme tout cela (Waterloo) est loin et près ! Va-t-il retentir sous ce noble crépuscule, au-dessus des ossements innombrables, le « oui encore une fois » promis par Frédéric Nietzsche aux circonstances, grandes et petites, de l'existence ?

LÉON DAUDET.

## Note de l'auteur

De ce récit écrit il y a vingt-trois ans, et publié à Paris, en 1945, grâce à Maurice Beerblock qui s'était amicalement emparé du manuscrit, on n'a pas voulu effacer ici les références à une époque fortement démodée par le passage d'une grande guerre. Les allusions scientifiques (que j'avais eu la prudence, étant très ignorant, de vouloir très vagues), certaines physionomies de villes, Ostende ou Charleroi, bien changées depuis lors, des indices sur la politique européenne ou la valeur de la monnaie marquent toute la distance parcourue en un quart de siècle par l'accélération de l'histoire. Dans une fiction qui spéculé sur les grands espaces de la durée, ce petit décalage supplémentaire de la perspective temporelle a semblé tolérable et peut-être utile.

# I

Je ne sais si vous aimez les histoires qu'on raconte d'une prison. Depuis *Carmen*, le récit du prisonnier fait figure de genre littéraire ; c'est un procédé de narration bien commode pour s'assurer l'intérêt du lecteur, curieux de savoir ce qu'on achète au juste au prix de la liberté. Par là l'intrigue se détache sur une teinte de fond très convenablement pathétique, et l'auteur peut placer de temps en temps une interpellation directe du plus bel effet de sincérité, quand don José ou son descendant romanesque, au détour de son conte, s'adresse à son confident, l'appelle monsieur, et laisse prévoir le dénouement en parlant de son cachot. Ce n'est qu'une touche, mais elle porte.

Or, je suis en prison ; c'est un fait auquel je ne puis rien, même s'il doit me faire soupçonner d'user de ficelles romancières, ce qui paraîtrait comique à mes collègues de la Chambre de Commerce de Namur, section des fers et autres métaux.

Voilà huit jours que je suis sorti de l'infirmerie spéciale ; on ne pouvait guère m'y maintenir plus longtemps en observation, puisque j'avais compris un peu tardivement qu'il valait mieux ne plus parler des événements d'Ostende comme je les ai vus, mais admettre docilement la thèse des médecins, du juge d'instruction et du curateur. Sans avouer formellement (car il m'aurait fallu pour cela un fatigant effort d'imagination), j'ai cessé de protester contre la version de mes enquêteurs et du corps médical ; il est admis par moi que je suis un simulateur, et que j'ai inventé toute cette histoire pour qu'on me juge irresponsable. Les psychiatres me sont, à leur insu, reconnaissants de les avoir laissés déjouer assez rapidement ce qu'ils appellent ma « petite comédie » ; et le

juge d'instruction me con sidère, car il est persuadé que j'ai mis de l'argent de côté, et que je suis très fort.

Mais c'est à mon jeune curateur que je dois ce régime de faveur où me voici, dispensé des corvées et du travail communs, libre d'écrire et de flâner à ma guise dans une cellule d'un confort monastique. Heureuse coutume belge, qui confie la liquidation des faillites à des avocats ! Celui-ci, comme tous ses con frères, n'entend rien à la comptabilité ; mais, par exception et par zèle de débutant, il essaye d'y comprendre quelque chose. Comme mes trois mois d'absence, malgré tout le zèle de Mlle Orbus, ont laissé en grand désordre mes affaires livrées à elles-mêmes, il me sait gré des explications que je lui donne sur mes comptes créditeurs, mes marchés inexécutés et mes recouvrements en souffrance. Et, pour me permettre de travailler à ces chiffres qui me prennent une demi-heure par jour, il m'a fait accorder ce statut que je souhaite durable.

Car j'ai du papier blanc, de l'encre bien noire, une plume neuve, et la paix d'une chambre claire à carrelage propre. L'hygiène et la nourriture de la prison me suf-fisent. La haute lucarne éclaire d'un jour favorable la tablette où j'écris ; on a remplacé par une chaise de paille l'escabeau sans dossier, que je trouvais un peu trop ascétique. On m'a vêtu d'un drap rude qui me rappelle agréablement mes années de guerre ; je ne vois pas pourquoi la grossièreté de cette étoffe, qui dans ce temps-là me représentait la gloire, pourrait aujourd'hui me paraître ignominieuse. Et vraiment l'échelle des faits auxquels j'ai assisté me permet de considérer avec quelque détachement et sans remords excessifs la malchance de mes créanciers, et de ne pas attribuer à l'incident minuscule de ma banqueroute une importance qu'il n'a vraiment pas dans la conscience de l'univers.

Ainsi, bien dépouillé de mes biens terrestres, mais pourvu d'un juste et quotidien nécessaire, je connais des journées où l'oisiveté m'est évitée par ce curieux besoin que j'éprouve de raconter mon histoire. Ce souci peut sembler du plus grand illogisme ; celui qui détient un secret comme le mien devrait d'abord en déduire la vanité de tout effort et de tout acte, et s'en tenir à la sage inertie. Et c'est sans doute à quoi je m'arrêterais si tout m'avait été expliqué. Mais je ne suis qu'un ignorant, le témoin accidentel d'un mystère que je puis bien relater ici par tout le détail que j'en ai vu, mais que je ne puis pas comprendre.

Ce qui me pousse à écrire, c'est donc peut-être le désir d'énoncer le problème, pour qu'un jour quelqu'un d'improbable m'en donne la solution. Qu'arriverait-il si je comprenais ? Je cesserais sans doute d'être un homme pour entrer dans l'intelligence divine et la vie éternelle... Mais je dois me méfier de ces propos-là, qui me feraient vite retourner à l'infirmerie spéciale, où justement, lors de mon départ, personne ne se croyait Dieu le père.

Peut-être aussi n'est-ce qu'une sage connaissance des règles de l'hygiène mentale qui me fait adopter cet exercice quotidien d'écriture. Je ne crois vraiment pas que la fréquentation d'un poète, de deux poètes plutôt, pendant quelques semaines, ait pu éveiller des ambitions littéraires chez le commerçant normal que j'étais.

Si j'écris, cela peut donc être par un salutaire souci de gymnastique en cellule. *Occupation therapy* : on verra plus loin quel Anglais m'enseigne ce précepte. Et j'ai toujours eu grand soin de ma santé.

Mais, en outre, oserai-je dire dès maintenant, en commençant ce récit avec une sorte de timidité, quelle espérance profonde j'y

apporte ? La relation que je veux tracer de ces faits étonnants, est-il possible d'avouer dès à présent qu'au fond de moi-même je veux qu'elle serve le grand dessein que j'aurai peut-être l'audace de laisser entrevoir, plus tard, beaucoup plus loin – dans deux ou trois cents pages ?

Quoi qu'il en soit, je l'entreprends, cette relation téméraire. Ainsi j'ai assisté à la déroute des lois du raisonnement, j'ai vu chanceler et s'écrouler le vieil entassement des effets sur les causes, et sauter en l'air le bon sens comme une forteresse dynamitée ; et me voici qui m'applique, en observant autant que je le puis les règles de la syntaxe, à construire des phrases où le sujet précède un verbe qui commande un régime, et par lesquelles j'espère communiquer ma pensée suivant les antiques procédés de la logique. Je me tiens à ce travail pendant quatre ou cinq heures par jour, – moi qui sais que toute logique est un leurre, et toute déduction une tolérance provisoire de l'optique. Quelquefois je m'arrête, et je réfléchis au spectacle, grandiose d'inutilité, que je donne ainsi aux murs de ma cellule et à l'éternité. Et c'est l'instant, dangereux entre tous si je veux éviter le retour à l'infirmerie, où je m'admire.

## II

Je m'appelle Gustave Dieujeu, j'ai trente-cinq ans. Je suis, comme dit le jugement qui déclare ma faillite, « ci-devant négociant en fers et aciers, à Namur ». L'histoire commence à Charleroi, il y a six mois à peine, un lundi après-midi, à la fin d'avril 1935.

La poésie des lieux tristes habite Charleroi : on dirait qu'elle y descend de toutes les collines du bassin charbonnier, par ces ruisseaux d'eau noire et fumeuse que dégorgent les houillères dans les rues des coronas. Elle vient ainsi, filtrée à travers les quartiers bourgeois où elle glisse au long des dalles bleues sur les trottoirs en pente, s'étendre en mare diluée sur l'étroite Ville-Basse ; elle y perd, au contact des magasins riches et des bars de cuirs et d'acajou, à peu près toute son âcreté originelle ; et pourtant c'est bien le goût de la haute peine des mineurs qui s'y mêle encore à l'air lourd des rues blanches. La propreté belge a beau laver et relaver les pavés et les façades, au point qu'un bruit de brosses frottantes, de seaux tintant sur les seuils et de ruissellements accompagne à perpétuité le plaintif patois carolorégien ; cette province du charbon muté en argent est une lady Macbeth qui n'arrive jamais à purifier ses mains, coupables du crime d'industrie. Je vous dirai bientôt que ce tableau que je vous trace est celui d'un Charleroi situé dans un autre univers, sur une autre route du possible, lors *d'une autre fois*, sous une autre latitude du hasard ; mais bien que je n'aie plus passé par là depuis que je me suis trouvé transporté par miracle dans ce monde où me voici banqueroutier et en cellule, je n'ai pas lieu de supposer que le Charleroi qui existe avec nous, *cette fois-ci*, et qui voyage

avec nous partageant la même chance, diffère de celui que j'ai fréquenté et dont je vous parle.

Là, tous les lundis, je venais à la Bourse des marchands. Cette foire de denrées invisibles se tient dans les cafés qui environnent un canal ; les cheminées noires des remorqueurs au repos, baguées de blanc ou de rouge, s'alignent au ras des quais en inclinaison parallèle, comme des arbres de fonte sous un vent de nostalgie. Combien de fois, incommodé par les tabacs épais (car je ne suis pas fumeur), au fond d'une brasserie où se coudoyaient les agents, les directeurs et les grossistes, n'ai-je pas cherché à travers les larges vitrines, dans le ciel d'après-midi, d'où provenait le souffle constant qui faisait ainsi pencher sous sa loi cette forêt aventureuse ?

Je suis devenu commerçant par inertie : mon père et mon grand-père l'étaient ; je n'ai jamais eu de goût spécial pour ce métier, ni pour aucun autre ; et d'aptitudes, hélas ! pas davantage. Notre maison avait, depuis deux générations, une si solide habitude de la prospérité qu'elle ne semblait pas pouvoir la perdre ; mon père, qui l'administrait avec tranquillité, ne m'avait jamais paru penser qu'elle lui dût ses bilans cossus et réguliers ; c'étaient des fruits obligés, des produits annuels et sans surprise ; et, quand il mourut, il me fut à la fois obligatoire et facile de lui succéder dans son antique fauteuil directorial aux ressorts fatigués. L'enseigne de nos bureaux, dans un faubourg de Namur, ne fut donc modifiée que d'un prénom ; et je conservai le petit château à tourelle, sur une colline de la banlieue, où j'avais habité seul avec mon père depuis de longues années que ma mère était morte. Je fis d'assez grands frais pour le moderniser.

Or, à partir du moment où je la conduisis, la firme se mit à décliner avec une régularité concluante. J'accomplissais, me semblait-il, les mêmes offices que mon père ; je m'asseyais à la

même heure dans le fauteuil qui rendait le même gémissement confortable ; Mlle Orbus, notre fidèle chef de bureau, me faisait le même rapport qu'elle avait présenté pendant vingt-cinq ans à mon père, et me soumettait le courrier classé par mêmes catégories ; comme mon père, je quittais le bureau à midi cinq, après les employées, pour m'y retrouver un peu avant deux heures, et les y précéder de cinq minutes. Comme lui, j'allais le lundi à Charleroi et le mercredi à Bruxelles, et je faisais chaque mois une tournée dans les aciéries. J'avais été préparé à ma charge par des études ordinaires, des séjours au Creusot et à Sheffield chez des correspondants, et par quelques années passées à accompagner mon père dans ses visites commerciales, et à le regarder travailler au bureau. Acheter du fer et le revendre ne m'avait d'ailleurs jamais paru bien sorcier. Il faut croire que ce l'était assez pour que je n'y réussisse pas.

De mois en mois, de fournisseur perdu en client mécontenté, je vis fondre sous moi cette maison de commerce, inéluctablement, comme une banquise après l'hiver. Je continuais à flotter sans secousse et sans fatigue, mais l'îlot de glace sur lequel j'étais embarqué laissait chaque jour la tiédeur éroder ses arêtes. Après la clientèle, ce fut le capital qui diminua ; et j'avais beau m'efforcer, arriver au bureau à huit heures moins dix et ne le quitter qu'à midi et quart, j'avais beau multiplier les cafés-filtres que j'offrais, à Charleroi et à Bruxelles, aux agents des grandes usines et aux entrepreneurs, le chiffre d'affaires ne cessait pas de rétrécir, et ma maison baissait doucement, comme un bateau qu'on écluse. Mon excellent curateur disait l'autre jour au juge d'instruction que la grande crise économique avait commencé vers l'époque où j'avais repris le commerce paternel, et que c'était mon excuse (insuffisante, il l'ajoutait aussitôt, pour mon inqualifiable conduite des derniers mois). Cette coïncidence

ne m'avait pas échappé. Mais l'expérience que j'ai faite de mes capacités mercantiles est telle que je me demande si ce n'est pas mon arrivée aux affaires qui a, par un découragement contagieux, engendré la crise mondiale. Prenons garde cependant, encore une fois, au délire des grandeurs.

Oui, j'en parle avec le sourire, à présent que la plus extraordinaire fortune est venue me choisir entre tous les hommes, et que me voici, dans ma cellule parfaite, à jamais détaché des ambitions et des tracas. Mais ce naufrage au ralenti fut sinistre. Non pas que j'eusse la religion de l'honneur commercial au point que l'idée de devoir déposer mon bilan vînt hanter mes nuits : une éducation paresseuse, mais éclectique, m'a fait toucher à des vanités assez diverses pour que je sache comment les neutraliser l'une par l'autre, sans en laisser aucune m'imposer sa tyrannie ; le coup de sang de César Biroteau, je n'ai pas senti qu'il me menaçât lors de ma faillite, et j'aurais encore moins de raisons de le craindre le jour où il m'arriverait – car tout arrive – d'être réhabilité. Non pas davantage que la dépossession de mon petit confort namurois me fût une perspective si intolérable. Je n'avais ni femme, ni enfants, ni famille. Mes habitudes, la voiture achetée tous les deux ans à l'époque du salon, la chasse chez mes amis des autres petits châteaux à tourelles, une bibliothèque à quoi je m'attachais avec l'âge et à mesure qu'il me fallait y ajouter annuellement des rayons, je ne supposais sans doute pas alors que tout cela devait me coûter un jour si peu de regrets, je ne savais pas que le hasard de la révélation du monde viendrait en transmuter les valeurs ; mais déjà l'épreuve bourgeoise de la ruine ne m'épouvantait guère ; et je me donne ce témoignage, aujourd'hui qu'ayant quitté ma catégorie ancienne je n'ai plus besoin de me flatter d'aucune qualité à ma mesure d'alors : je n'étais pas assez mal né pour